

LA BONGA

Canela Reyes, Sebastián Pinzón Silva

La Bonga est le premier long métrage documentaire des artistes colombiens Canela Reyes et Sebastián Pinzón Silva, coréalisateurs de ce film qui nous transporte à travers un voyage symbolique vers la mémoire partagée d'un lieu perdu. D'anciens habitants de la Bonga entreprennent une marche vers le village qu'ils ont dû quitter sous les menaces de paramilitaires, il y a une vingtaine d'années, en pleine nuit. Une nuit qui les a déracinés. Ensemble, ils se remémorent, ravivant le feu d'un foyer qui n'existe plus que dans leurs mémoires.

SABRINA BOUKHEZAR

D'où vient le désir de raconter cette histoire ?

SEBASTIÁN PINZÓN SILVA

La genèse vient d'une longue période de travail à Palenque, dans la région, et de ce lien que nous avons créé avec le Colectivo Kucha Suto. Kucha Suto est une sorte de collectif qui a activement documenté et préservé la culture et le patrimoine de San Basilio de Palenque, une ville très importante en Colombie. Il s'agit d'une communauté marronne [issue d'esclaves ayant fui leur maître à l'époque coloniale] qui a déclaré son indépendance bien avant que la Colombie ne devienne une nation, et qui a donc joué un rôle culturel et historique très important pour le pays.

J'ai réalisé un court métrage là-bas, il y a environ six ans, puis j'ai travaillé avec des gens de Kucha Suto, dont Diogenes Cabarcas Zurita, qui m'a présenté sa tante Maria, la protagoniste de *La Bonga*. Cela a également commencé avec Gabriela Garcia-Pardo, notre productrice. Elle travaillait au *National Geographic* à l'époque, et cherchait différents travaux sur le processus de paix. C'est aussi le désir de faire quelque chose avec un regard et un point d'énonciation différents. Le désir de faire quelque chose impliquant davantage la communauté et son regard, cet engagement avec la réalité.

CANELA REYES

C'était intéressant parce que j'étudiais les communautés afro-colombiennes et les religions en particulier lorsque j'ai reçu cette invitation [à participer au film]. D'une certaine manière, cela résonnait avec ma vie personnelle parce qu'en 2001, l'année où *La Bonga* a été chassée, mon père et moi vivions ensemble, et il avait reçu de nombreuses menaces de mort de la part de paramilitaires parce qu'il est professeur d'université et enseignait la distribution des terres en Colombie [en rapport avec le conflit]. Il a passé toute sa vie à étudier le sujet. On a donc dû quitter le pays, et nous avons passé un an dans l'Indiana, aux États-Unis, dans le cadre du programme pour les professeurs en exil. Nous avons eu la chance de revenir en Colombie

et de construire une vie ici, mais c'est quelque chose que *La Bonga* n'a pas eu, et que beaucoup de gens n'ont pas.

La mémoire et l'exil semblent être des sujets très importants pour vous, d'autant plus alors que, comme vous l'expliquez, vous pouviez vous identifier à ce qu'ils avaient vécu.

SPS : Oui, et cette idée du pouvoir de la mémoire partagée est vraiment forte dans ce qu'elle crée et ce qu'elle permet, elle est le moteur du film. Le potentiel d'action collective autour de cette histoire et de ces expériences partagées, c'est quelque chose qui est très visible à la Bonga. C'est une communauté sans terre mais qui a un sens très fort de la communauté malgré cela, même pour les gens qui sont nés après. Dayanis, la jeune fille qui voyage avec Maria, sa grand-mère, en est l'illustration. Elle fait partie de cette génération qui n'a jamais vu *La Bonga*. En fait, dans le film, on la voit découvrir *La Bonga* pour la première fois, cet endroit dont elle a toujours entendu parler.

CR : C'est important parce que nous ne voulions pas un film qui soit victimisant dans notre manière de les représenter. Au contraire, nous voulions mettre l'accent sur un voyage, sur une création collective et sur une fête, comme une célébration. Cela montrait le pouvoir d'action des gens et la force d'une communauté, et combien c'est un acte très politique aussi, cette manière de donner du pouvoir à son propre avenir.

SPS : La communauté a une très longue histoire de résistance, qui prend de nombreuses formes. Nous parlons de cette idée de se réunir et de célébrer comme un acte de résistance et de réaffirmation de cette très longue histoire de *La Bonga*.

CR : Oui, car Palenque est considérée comme la première ville libre des Amériques.

À propos de la création collective, comment êtes-vous parvenus à travailler avec autant de personnes ?

CR : C'est un véritable défi. On veut incorporer beaucoup de choses différentes, et peut-être que d'une certaine manière le film est comme un kaléidoscope qui rend compte de cette collectivité. Nous avons beaucoup travaillé avec les gens du Kucha Suto. Ils étaient producteurs, caméramans, s'occupaient aussi du son, ils étaient impliqués dans la narration et donnaient leur avis lors du montage. Laura Huerta Millán a également été très impliquée. C'est une réalisatrice et monteuse colombienne. Mercedes, qui s'est occupée de la conception du son, est également réalisatrice. Il y avait donc beaucoup de voix fortes dans le film. Gabriela, la productrice, est aussi réalisatrice. Ce qui était vraiment important pour nous, c'était d'entendre des gens différents. Pas seulement intégrer notre propre façon de penser le cinéma ou notre regard sur *La Bonga*, mais aussi incorporer différentes subjectivités. C'est pourquoi beaucoup de gens ont filmé, et pourquoi nous avons utilisé des images prises par les habitants avec leurs portables.

SPS : C'est le cinéma comme lieu de conversation. C'est devenu une manière de combler les distances. Laura était à Paris, puis la pandémie est arrivée. Mais nous avons eu cet espace virtuel très profond pour envisager ce film avec elle, et aussi avec Timothy, le directeur de la photographie, qui a été impliqué dans le processus d'écriture et nous a conseillé pour le montage. Cela pose également de nombreux défis : vous voulez faire entendre de nombreuses voix, comment les intégrer toutes ? C'est bien sûr impossible. Mais une grande partie du film est née de ces conversations et de ces échanges, et c'est agréable de voir que cela prend vie d'une certaine manière.

SABRINA BOUKHEZAR

à lire également sur le blog de Mediapart

